Gaspard Audifredy

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1655

Né à Manosque (Basses Alpes) le 1635

Mort à Aix (Bouches du Rhône) , le 23 février 1673

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir :

Cloyseault : Vies. T. II p. 239 notice

" Ménologe, p. 89

Dictionnaire d'Histoire ecclésiastique, T. V p. 311 Article par A. de Meyer

Dictionnaire de biog. française, T. IV, 396-97 Article H. Chomon

Aubry. T. I. p. 60

Mon Révérend et cher Père,

Un mien ami a bien voulu retirer de chez le bon P. Joseph les trois beaux volumes dont vous avez eu l'amabilité de me gratifier si généreusement, et me voilà depuis quelques jours en possession de ce trésor historique. J'étais loin de soupçonner toutes les indications précieuses que j'y rencontrerais. Je parcours ces livres, la plume à la main, et j'y relève à chaque pas quelque nom, quelque date qui éclaircissent nos annales oratoriennes de Provence. J'ajoute, pour être juste, que si les noms me sont généralement fournis par le P. Cloyseault, en revanche c'est dans les substantielles notes de son éditeur que je puise presque toutes les dates et tous les renseignements topiques. Vous avez, mon

Révérend Père, doublé au moins le mérite du travail primitif, en y joignant ces indications, si précises et si larges ~~...~~ dans leur sobriété, qui complètent à merveille le texte, toujours un peu vague et floconneux, du bon historien. Que de choses vous nous apprenez sur les premiers pères de la maison d'Aix ! On pourrait presque dresser la chronologie de ses supérieurs et des directeurs de l'institution. Il est fâcheux que le P. Cosseault, plus préoccupé de narrer les vertus des anciens pères, que de préciser exactement leur curriculum vitae, soit parfois tombé dans des contradictions qui mettent à mal le chronologiste. C'est ainsi que, dans la vie du P. de Rez, il lui attribue l'honneur d'avoir non seulement entamé, mais parachevé l'église de l'Oratoire d'Aix (II, 90), et, dans celle de son successeur Antoine Perrin, il nous apprend que c'est ce dernier qui termina cette construction (II, 68.). Ailleurs, il nous dit que le P. Jacques Perrin, appelé en 1651 à diriger l'institution d'Aix, y demeura quatorze ans (III, 247), et qu'il fut remplacé dans ces fonctions en 1665 par le P. Audifredy (II, 241) ; après quoi, il recule jusqu'en 1669 son départ pour Lyon (III, 248), ce qui

portait les 14 ans à 18, et réduisait à 6 les 10 ans de fonctions de son successeur (II, 250). Ailleurs encore, on ne comprend pas très-bien comment Ant. Perrin, Supérieur de Grasse de 1641 à 1643 ou 1644 (II, 63), put remplacer à Aix le P. de Rez dès 1640 (II, 64 et 84). Je vous signale, mon honoré Père et confrère, ces contradictions, dont quelques-unes procèdent peut-être de quelque simple coquille typographique, pour que vous puissiez les tirer au clair à l'occasion. Je prends également la liberté de vous envoyer sous cette enveloppe une note sur le P. Audifredy, un arrière grand-oncle à moi, sur lequel je trouve quelques petits renseignements dans mes notes domestiques. Vous y verrez qu'il était l'oncle germain du célèbre P. Gaffarel, Supérieur de St Magloire.

Veuillez, mon Révérend Père, croire à ma vive gratitude pour votre bienveillant envoi et me croire

votre affectueusement dévoué

L. de Berluc Perussis

Porchères par Mane
13 août 87

Gaspar Audifredy, prêtre de l'oratoire, était né à Manosque, diocèse de Sisteron, d'Antoine Audifredy, écuyer, et d'Hortense de Piolle, mariés le 23 avril 1630.

Sa mère était la cousine germaine d'André Piolle, dont le fils Joseph, conseiller à la Sénéchaussée de Forcalquier, publia un poème, aujourd'hui très rare, sur Ste Chantal, et fut père de l'abbé Joseph de Piolle, docteur de St. Sulpice, prédicateur et aumônier du roi, auteur de la Vie de St Mary, patron et protecteur de la ville de Forcalquier (Paris, 1665).

Un frère de Gaspar Audifredy, nommé Pierre, seigneur de Beauchamps, fut gouverneur de la ville de Manosque, et fit souche.

Il avait également une sœur, Madon ou Madeleine, mariée en 1658 à Jean-André Gaffarel, sieur de la Jacière, premier consul de Mane, puis conseiller à la Sénéchaussée de Forcalquier. De ce mariage naquirent, entre autres enfants, deux fils:

1° Joseph Gaffarel, né vers 1660, oratorien comme son oncle Audifredy, et qui devint supérieur de St Magloire.

sa biographie a été écrite par le P. Bicaïs et dans le Nécrologe janséniste.

2°- André, dont la fille Geneviève épousa en 1705 Jean-Louis Lestang, Seigneur de Châteauneuf-Miravail, aujourd'hui représenté par les marquis de Jocas et les Barluc-Perussis.

Les armes des Audifredy ou d'Audiffret sont inscrites dans la Salle des Croisades à Versailles. Le chef actuel de cette famille est le duc d'Audiffret-Pasquier.

IESVS MARIA COLLECTION DU P. INGOLD

LE PÈRE

GASPARD AUDIFREDY

(1635[1]-1675)

Sommaire. — Sa naissance. — Sa vocation. — Son entrée à l'Oratoire. — Il est fait directeur de l'institution d'Aix. — Ses conseils aux jeunes confrères sur les tentations qui les peuvent détourner de leur vocation. — Sa dernière maladie. — Sa mort.

La vie du P. Gaspard Audifredy dans l'Oratoire a été si uniforme et si exacte à tous les règlements, qu'il semble que, sans s'étendre davantage, il suffise d'en décrire un seul jour, et d'ajouter que tous les autres lui étaient semblables, sans que jamais il se soit démenti ou relâché en un seul point.

Il était né à Manosque[2], petite ville de Provence, dans le diocèse d'Aix, de parents très considérables et très riches de ce lieu. Après avoir achevé le cours de ses études, il y avait passé quelques années, indéterminé sur l'état de vie qu'il embrasserait. Enfin, ennuyé du monde et de tous ses plaisirs, il résolut de se consacrer à Dieu, et de se retirer en quelque sainte communauté

[1] Cette date est approximative.

[2] Aujourd'hui chef-lieu de canton des Basses-Alpes.

où il ne pût avoir d'autre occupation que la prière et la méditation des vérités chrétiennes. Après y avoir réfléchi pendant plusieurs mois, il se sentit fortement appelé à la congrégation de l'Oratoire. Le P. Jacques de Rez vivait encore, aussi bien que le P. Dupuis et le P. Cabassut [1], qui par leurs bons exemples répandaient dans le pays une odeur de piété qui les faisait respecter de tout le monde. Il les consulta sur son dessein, et ces hommes expérimentés dans les voies du Seigneur, après l'avoir éprouvé pendant quelque temps, furent convaincus que Dieu l'appelait véritablement à l'Oratoire, et qu'un jour il s'y rendrait très recommandable par sa vertu.

Il y fut reçu à Aix [2] par le P. Perrin, et pendant tout le temps de son institution il donna, sous ce saint directeur, tant d'exemples d'humilité, d'obéissance, de mortification, de douceur et de patience, que, n'étant encore que Confrère, on le considérait comme le maître de tous les autres; et qu'on commença dès lors à jeter les yeux sur lui pour remplir un jour cette place. En effet, à peine y avait-il trois à quatre ans qu'il était prêtre, qu'on lui donna la direction de l'institution d'Aix, dont il s'est toujours acquitté jusqu'à la mort avec tant de zèle et d'humilité, que sa mémoire y est encore en bénédiction.

[1] Sur les PP. de Rez et Cabassut, voir leurs *Vies* dans ce volume. Le P. Joseph Dupuis, entré dans la Congrégation le 20 janvier 1626, à l'âge de trente-six ans, fut, après le P. de Rez, le supérieur des maisons de Provence. Il exerça cette haute charge avec tant de sagesse et de charité, dit le P. Cloyseault dans son *Ménologe,* que non seulement chacun était content, mais qu'on voyait dans chaque maison toute la régularité et toute la piété qu'on pouvait désirer. Il mourut à Aix, le 7 octobre 1672.

[2] En 1658. La vie du P. Perrin est dans ce volume, p. 55.

Il avait un si grand attrait pour la méditation, que d'ordinaire il y donnait jusqu'à six heures par jour. Il fallait qu'il se fît une violence extrême pour s'appliquer aux affaires temporelles, quoique nécessaires et souvent même très saintes; et le reste des hommes a moins de peine à se recueillir en la présence de Dieu pendant l'oraison qu'il n'en avait à se divertir au milieu des choses les plus profanes. Cette grande application le rendait souvent distrait, et on l'a vu quelquefois à table demeurer immobile et sans manger, parce qu'entendant quelques mots de piété pendant la lecture, son esprit en était si ravi, qu'il s'oubliait pour lors lui-même, et qu'il était comme en extase. Son supérieur, pendant qu'il demeurait à Pertuis, avant que d'être directeur de l'institution, craignant qu'il n'y eût de l'excès dans cette grande application, le chargea de l'économie et des affaires temporelles de la maison, afin que l'obligation indispensable qu'il avait de s'y appliquer le rendît plus sociable et moins abstrait. Mais il fut bientôt après obligé de l'en délivrer, ayant reconnu que cet emploi était entièrement opposé à sa grâce et à son esprit. Car, quelques efforts qu'il fît par principe de conscience, pour lui obéir et remplir fidèlement les devoirs de la charge qu'on lui avait donnée, cependant le peu de talent qu'il avait pour cet emploi fit qu'il n'y put jamais réussir, et que le bien de la maison disparaissait à vue d'œil de jour en jour. Ce qui porta son supérieur à le changer avant qu'il le lui demandât.

Ce fut pour lui une grâce très grande, qui lui causa d'autant plus de joie qu'il se trouvait dans un état violent en cet emploi. Mais il en ressentit une beaucoup plus grande lorsqu'on le choisit pour directeur de l'institution en la place du P. Perrin, qui alla prendre soin de celle de Lyon, l'an 1665. Quoique son humilité s'en

fît juger très indigne, et qu'il ne se crût pas même capable d'être un bon disciple, bien loin de croire qu'il eût les qualités requises pour conduire les autres, cela n'empêcha pas qu'il ne l'acceptât avec un singulier plaisir, et qu'il ne s'y rendît aussitôt qu'il en eut reçu l'ordre. Le succès que Dieu donna à son zèle et à ses soins fut une preuve convaincante que c'était sa vocation et son véritable centre. Il y marcha sur les traces de son prédécesseur, et il se régla toujours sur les principes et les maximes spirituelles qu'il avait apprises de ce grand homme. Comme lui, son plus grand soin fut d'apprendre aux Confrères qui étaient sous sa conduite leur religion, de leur donner une haute et véritable connaissance de Dieu, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de l'Église; de leur faire comprendre quelle était la fin et l'esprit de la congrégation de l'Oratoire, et quelle devait être la vie de ceux qui y étaient appelés; quels en étaient les règlements, et avec quelles dispositions il fallait les pratiquer. Il s'appliqua encore beaucoup à connaître le fond et le caractère de leurs esprits, afin de pouvoir discerner ceux qui y étaient propres et qui y étaient véritablement appelés, de ceux qui ne l'étaient pas. Tous ces points étaient autant de sujets de conférences de piété, qu'il leur faisait deux ou trois fois par semaine. A la fin il y en ajouta d'autres sur les différentes et plus ordinaires tentations dont il découvrit que les Confrères étaient attaqués pendant leur institution, et il n'y en a pas une dont il n'eût vu des exemples très remarquables. Il nous suffira d'en rapporter quelques-uns.

La première tentation est l'amour des consolations spirituelles. A ce sujet il rapportait une histoire terrible d'un jeune homme qui goûtait un plaisir inconcevable à l'oraison et à la méditation des vérités chrétiennes, à la sainte communion, à la lecture des livres de piété, sur-

tout de ceux de sainte Thérèse et du bienheureux Jean de la Croix, jusqu'à en verser des torrents de larmes et à en demeurer tout extasié. Il se présenta pour être de l'Oratoire, et pendant les six premiers mois de son institution ses consolations intérieures augmentèrent de beaucoup. Rien de plus content, rien de plus recueilli, de plus pieux, de plus modeste, de plus humble, de plus doux et de plus mortifié que lui : il était l'admiration de tous ses confrères, et chacun le regardait déjà comme un saint. Au bout de ce temps, il tomba dans une telle sécheresse, que l'oraison, la lecture et les conférences de piété lui devinrent insupportables; qu'il ne s'approcha de l'Eucharistie qu'avec répugnance, et qu'il eut un dégoût horrible pour tous les exercices spirituels. Il découvrit ses peines à son sage directeur, qui lui dit sur cela tout ce qui se trouve dans les meilleurs auteurs qui ont traité de la vie spirituelle, et lui représenta que c'est une conduite assez ordinaire de Dieu, qui au commencement attire les âmes par des douceurs, et ensuite les en prive pour les élever à un état plus parfait. Mais ce jeune homme, qui ne servait Dieu qu'à cause du plaisir qu'il y trouvait, ne se paya point de toutes ces raisons. Il succomba à la tentation, sortit de l'Oratoire, et retourna dans le siècle. D'abord ses consolations spirituelles lui revinrent comme auparavant : ce qui lui fit croire que son directeur s'était trompé en tout ce qu'il lui avait dit, et que l'esprit de Dieu le conduisait. Craignant que, s'il rentrait dans quelque autre communauté ecclésiastique ou régulière, la même chose ne lui arrivât, il se fit ermite. Au bout de quelque temps, s'ennuyant dans sa solitude, il entreprit le voyage de Rome, et sur le chemin il tomba dans de si grands dérèglements, qu'il quitta son habit et se jeta dans les troupes. Après avoir fait trois ou quatre campagnes, il vint à Marseille, où il se

mit sur un vaisseau marchand qui allait dans le Levant. Il fut pris par les corsaires d'Alger, qui l'emmenèrent captif en Barbarie, où l'on dit qu'il est mort après avoir apostasié pour se faire Turc.

La seconde tentation qui inquiète ordinairement les jeunes Confrères pendant leur institution est le souvenir continuel de l'amour et des tendresses que leurs parents leur témoignent quand ils les quittent. Il s'en trouva un qui en fut si tourmenté dans les premiers jours, que, ne prenant ni repos ni nourriture et ne faisant que pleurer dans sa chambre, il en tomba dans un tel abattement, qu'il en parut tout changé. Son charitable directeur fut plusieurs fois le visiter pour tâcher d'y apporter quelque remède; mais, comme il lui en cachait toujours la cause, tous ses soins étaient inutiles. A la fin, après l'avoir bien pressé de lui dire quelles étaient ses peines d'esprit, il lui découvrit que de six enfants il était le seul que sa mère avait nourri de son lait; qu'il avait toujours eu pour elle un grand amour, et qu'elle, de son côté, l'avait aussi toujours le plus aimé; qu'en la quittant elle lui avait reproché son ingratitude, et lui avait dit qu'il serait la cause de sa mort; et sur cela il se mit à pleurer et sangloter comme un enfant. Le P. Audifredy, qui connaissait très bien le fond de l'esprit et de la piété de ce jeune homme, découvrit aussitôt que c'était une tentation et un artifice du malin esprit, qui voulait lui faire perdre sa vocation. Après lui avoir dit plusieurs choses fort touchantes pour le consoler, il se retira pour quelque temps, et, rentrant ensuite dans sa chambre, il lui présenta quelque chose à manger. Ce Confrère, qui depuis trois jours n'avait ni bu ni mangé, et qui avait l'imagination tout occupée de sa mère, crut véritablement la voir entrer dans sa chambre, mangea deux ou trois morceaux de ce que ce Père lui présenta, et enfin,

comme si des écailles lui étaient tombées des yeux, il envisagea le P. Audifredy, et lui dit : « C'est donc vous, « mon Père ? me voilà guéri et délivré d'une grande « peine. » En effet, depuis ce temps, il n'eut pas la moindre inquiétude sur ses parents, et il a toujours persévéré dans sa vocation.

La troisième tentation est le désir d'une vie plus austère et plus parfaite. Dans ce temps, Jean-Armand de Rancé, abbé de la Trappe, s'était rendu fameux par la réforme qu'il avait opérée dans son abbaye, et par quantité de beaux et savants ouvrages qu'il avait donnés au public. La réputation de sa piété était si généralement reçue, que de toutes les communautés, ecclésiastiques ou religieuses, il ne se passait presque point de jour que plusieurs personnes n'allassent le trouver pour se mettre sous sa conduite. On dit même qu'il avait obtenu un bref du pape par lequel il lui était permis de recevoir toutes sortes de religieux, même sans le consentement de leurs supérieurs. Dans tout le royaume on ne parlait que de la vie sainte qu'on menait dans cette abbaye, et des conversions miraculeuses qui s'y faisaient : les plus grands seigneurs, les princes et les princesses y allaient pour en être édifiés. Le roi et la reine d'Angleterre, qui étaient alors en France, y firent aussi plusieurs voyages. On ne pouvait lire les pieuses relations qu'on en donnait de temps en temps au public sans ressentir en son cœur un secret désir de voir un si saint lieu, que tout le monde regardait comme un paradis terrestre, habité par des anges plutôt que par des hommes. Il était bien difficile que des jeunes Confrères, qui naturellement ont l'esprit vif et présument beaucoup d'eux-mêmes, eussent ces relations pendant leur institution sans en éprouver quelque chose, et c'était sans doute les exposer à la tentation que de leur permettre semblables lectures et de les en entre-

tenir souvent[1]. Il s'en trouva trois qui, nonobstant tout ce que leur put dire leur sage directeur, sortirent de l'Oratoire pour y aller. Il leur prédit souvent qu'ils n'y étaient ni propres ni appelés, et qu'assurément ils n'y persévéreraient pas; que c'était un artifice du démon pour les perdre, et une illusion de croire que ce fût une vie plus parfaite pour eux; je n'ajoute pas plusieurs autres raisons très fortes, très saintes et très convaincantes, dont il se servit pour les en dissuader, mais sans aucun succès. Ils n'y eurent pas demeuré deux mois, qu'ils en sortirent tous trois, et qu'ayant honte de retourner en leur pays, ils s'enrôlèrent. Deux furent malheureusement tués dans une bataille en Flandre, et le troisième, après avoir beaucoup souffert, se retira chez lui, où il s'est marié.

La quatrième tentation est celle du sommeil, à laquelle on se fait souvent d'autant moins de scrupule de succomber, que l'on s'imagine que c'est une nécessité naturelle. Ce saint prêtre était bien persuadé du contraire. Tous les exercices de la journée dépendant du lever, il croyait que lorsqu'on n'y était point réglé, il fallait nécessairement qu'on ne le fût pas dans tout le reste de ses exercices. C'est pourquoi la première chose qu'il demandait à tous ceux qui se présentaient à lui pour être reçus dans l'Oratoire était s'ils pourraient se

[1] Deux des plus illustres oratoriens n'échappèrent pas à cette tentation. On a publié (*Revue des quest. hist.*, oct. 1876, article de M. Doinel) une lettre de l'abbé de Rancé, du 9 avril 1672, qui prouve que Malebranche eut un instant l'idée de se faire trappiste. Et un peu plus tard, Massillon, effrayé, dit Cloyseault (*Ménologe*), « des applaudissements qu'il reçut d'abord » et frappé « de la crainte des jugements de Dieu et de défiance de soi-même », alla se réfugier, en juillet 1696, à la trappe de Sept-Fonts, d'où l'on rappela six mois après le P. de Latour. (V. Blampignon, *Vie de Massillon*, I, pp. 17 et seq.)

lever toute leur vie à quatre heures du matin. Car il ne croyait pas que, lorsqu'on était dans une communauté où l'heure du lever était prescrite par les règlements, il fût permis à aucun particulier de s'en dispenser, pour donner plus de temps au sommeil; qu'autrement c'était succomber à une tentation qui était toujours mauvaise, qu'elle vînt de la nature ou du démon, puisqu'elle était contre l'ordre prescrit de Dieu. L'un de ses plus grands soins était donc de convaincre les Confrères de cette vérité pendant leur institution, et de leur faire contracter une habitude inviolable de se lever tous les jours à quatre heures du matin pour assister à l'oraison.

La cinquième tentation est celle du rire, qui est fort pardonnable à des jeunes gens dont la rate, étant encore fort tendre, s'épanouit aisément au moindre objet qui leur frappe l'imagination et qui suppose toujours la joie et la paix de la conscience. Mais il se rencontre quelquefois de certaines volées de confrères qui y sont si sujets, qu'il n'y a ni crainte ni menace qui puisse les en empêcher, même dans les actions les plus sérieuses. Le P. Audifredy en distinguait de trois sortes : les uns qui le faisaient par la disposition naturelle de leur tempérament, jointe au repos de la conscience dont ils jouissaient dans l'institution ; d'autres par légèreté et dissipation d'esprit; et les troisièmes par une certaine stupidité d'esprit. Il s'appliquait donc à discerner en eux de quelle cause et principe intérieur venait cette grande tentation de rire. Il excusait aisément les premiers. Il obligeait les seconds par de fortes corrections, et quelquefois même par des pénitences, à être plus sérieux et plus recueillis. Mais pour les troisièmes, il les renvoyait chez leurs parents, ne les jugeant pas propres pour l'Oratoire.

La sixième tentation est celle des pensées impures,

qui, étant une suite malheureuse de la rébellion que nous avons contractée en Adam, est souvent non seulement la cause et l'effet du péché, mais même un péché. Si nous ne veillons continuellement avec un soin extrême sur le funeste penchant que nous avons d'y adhérer, l'on ne saurait croire les furieux ravages que le démon fait par son moyen, et le nombre plus qu'infini d'âmes qui se perdent. C'est la porte ordinaire par laquelle tous les apostats religieux sortent de leurs cloîtres, et un grand nombre de novices quittent leur vocation. Cette tentation n'est pas seulement pour les commençants, elle attaque toutes sortes d'âges et de conditions. Elle n'épargne pas même le temps et les lieux les plus sacrés. Il y en a qu'elle poursuit jusqu'au tombeau, et d'autres qu'elle attaque dans les lieux et les fonctions les plus redoutables de la religion. Les combats qu'elle livre à l'âme sont si dangereux, qu'il faut nécessairement ou vaincre ou mourir; et les coups qu'elle porte sont d'une telle nature, qu'il y en a très peu qui ne soient mortels. C'est un ennemi domestique, qui nous trahit dans le temps qu'il nous caresse et nous flatte davantage, qui nous poursuit partout, et qui de jour en jour acquiert de nouvelles forces, si nous n'avons soin de lui résister vigoureusement. Il est donc de la dernière importance d'apprendre à ceux qui commencent à se consacrer à Dieu quelles sont les armes dont il faut le combattre. Le P. Audifredy avait grand soin d'en instruire les jeunes Confrères, et de leur recommander pour cela le jeûne, la prière, la fuite des occasions, la vigilance sur soi-même, la dévotion à la sainte Vierge, l'occupation continuelle, l'humilité, la sincérité pour son directeur; car il tenait pour certain qu'une tentation était plus d'à moitié vaincue ou affaiblie lorsqu'on la découvrait à son directeur.

La septième tentation est celle des pensées contre la foi, qui est d'autant plus dangereuse qu'elle attaque la religion par ses fondements, et qu'elle renverse tout l'édifice de notre salut. Il arrive assez souvent que le démon, n'ayant rien pu gagner sur certaines âmes par toutes les tentations dont nous venons de parler, les attaque par celle-ci, et, se contentant au commencement de les faire douter ou hésiter sur les vérités fondamentales de la religion, les jette ensuite dans un ennui et un dégoût de tous les exercices de piété qui leur fait perdre insensiblement leur vocation. C'est ce qui est arrivé à quelques jeunes Confrères, qui, pour n'avoir pas eu la sincérité de découvrir leur intérieur à leur directeur, sont tombés dans ce piège du démon, et ont malheureusement fait naufrage.

La dernière tentation est l'amour déréglé des sciences, qui a fait perdre à plusieurs Confrères leur vocation; car, n'ayant pas la prudence de se modérer dans leurs études, et passant la plus grande partie des nuits à lire, d'où il arrive que quelques-uns d'entre eux contractent des maladies habituelles, les rendant incapables de rendre aucun service à la Congrégation et d'en garder les règlements, ils en sortent d'eux-mêmes. Les autres, donnant tout leur temps et leurs occupations à leurs études, négligent non seulement les règlements de la Congrégation, mais encore tous les exercices de piété; et, présumant trop de leur esprit et de leur savoir, Dieu permet souvent qu'en punition de leur orgueil ils tombent dans des dérèglements qui obligent leurs supérieurs de les chasser. C'est pourquoi une des principales maximes du P. Audifredy était qu'il ne fallait jamais manquer à aucun règlement ni à aucun exercice de la communauté pour vaquer à l'étude, mais, au contraire, qu'il fallait toujours quitter toute sorte d'études quand

il s'agissait de pratiquer les règlements ou d'assister aux exercices de la communauté. Il croyait cette maxime si importante, qu'il la répétait sans cesse, et qu'il n'oubliait rien pour en convaincre pour toute leur vie les Confrères pendant leur institution.

Dans le temps que ce saint prêtre travaillait avec tant de bénédiction, Dieu permit que, dans la fleur de son âge, il fût attaqué d'une maladie qui en peu de jours le conduisit au tombeau. Il était grand amateur du silence et de la retraite, ce qui est cause que nous ne savons que très peu de chose de sa vie. Cela pourtant n'a pas empêché qu'on ait découvert qu'il pratiquait sur lui-même des austérités qu'il n'aurait pas permises à un autre. La crainte des jugements de Dieu, dont il a été toute sa vie frappé au delà de tout ce que nous pouvons dire, le rendait extrêmement pénitent. Dans cet esprit, il se refusait tous les soulagements, même les plus légitimes, qu'il aurait pu se donner; et il aurait cru un jour perdu pour lui, auquel il n'aurait pas affligé son corps de quelque nouvelle mortification. Il était si détaché, ou, pour mieux dire, si bien mort pour ses parents, que, quoiqu'ils fussent les plus qualifiés et les plus riches de la ville, on ne lui en a jamais ouï dire une parole, et que le plus souvent, même quand ils venaient à Aix, il ne voulait ni les voir ni leur parler.

Il mourut à Aix, l'an 1675, après avoir été dix ans directeur de l'institution, et dix-sept à dix-huit ans dans la Congrégation.

Le Père Gaspard Audifrédy

Listes des Assemblées 1661 Yères Act
1663 Pertuis Act
1666 "
1669 Aix
1672 "

Nécrologe Mort à Aix le 23 février 1673 (et non en 1675 comme le dit Cloyseault)

M.M. 580 N° 28 — ordre du 17 juin 1666 ira de Pertuis à Aix

Voir : S^t Allais : Nobiliaire Universel, T. XIX p. 341 et 342. cite 2 oratoriens de ce nom.

M.M. 607, 2^e Catalogue N 55 = Gaspard Audifrédy, de Manosque, entré à Aix en 1655, prêtre mort en 1673.

Adry = Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire = Bibl. N^le fonds fr. 25.681, T. I, p 60.
Pour Gaspard Audifredy, voyez les Mss. de l'Institution (Et c'est tout.)

Cloyseault : Ménologe p. 89

Le Père Gaspard Audifrédy était de Manosque en Provence. Il entra dans l'Oratoire étant déjà avancé en âge, le 11 août 1655. Mais, en peu de temps, il y fit de si grands progrès dans la piété qu'on le jugea digne au bout de 7 ou 8 ans d'être directeur de l'Institution d'Aix. Sa vie a été si égale et si exacte à tous les règlements qu'il suffise de dire qu'il ne s'est jamais démenti ni relâché en un seul point. Il était un grand amateur du silence et de la retraite ; ce qui est cause que nous ne savons que très peu de choses de sa vie. Cela pourtant n'a pas empêché qu'on n'ait découvert qu'il pratiquait sur son corps innocent des austérités qu'il n'aurait pas pardonnées à un autre. La crainte des jugements de Dieu, dont il a été toute sa vie frappé au delà de ce que nous pouvons dire, le rendait extrêmement pénitent. Dans cet esprit il se refusait tous les soulagements même les plus légitimes qu'il aurait pu se donner. Il aurait cru un jour perdu pour lui auquel il n'aurait pas affligé son corps de quelques nouvelles mortifications. Il était si détaché, ou, pour mieux dire, si mort à ses parents que, quoiqu'ils fussent les plus qualifiés et les plus riches de la ville, on ne lui en a jamais ouï dire une seule parole et que le plus souvent même, quand ils venaient à Aix, il ne voulait ni les voir, ni leur parler. Il mourut en la fleur de son âge, l'an 1675, après avoir été dix ans directeur de l'Institution et dix sept ou dix huit ans de la Congrégation. Il demeurait à Hyères, prêtre, en 1661, à Pertuis en 1663 et 1666, à Aix en 1669.

il s'agissait de pratiquer les règlements ou d'assister aux exercices de la communauté. Il croyait cette maxime si importante, qu'il la répétait sans cesse, et qu'il n'oubliait rien pour en convaincre pour toute leur vie les Confrères pendant leur institution.

Dans le temps que ce saint prêtre travaillait avec tant de bénédiction, Dieu permit que, dans la fleur de son âge, il fût attaqué d'une maladie qui en peu de jours le conduisit au tombeau. Il était grand amateur du silence et de la retraite, ce qui est cause que nous ne savons que très peu de chose de sa vie. Cela pourtant n'a pas empêché qu'on ait découvert qu'il pratiquait sur lui-même des austérités qu'il n'aurait pas permises à un autre. La crainte des jugements de Dieu, dont il a été toute sa vie frappé au delà de tout ce que nous pouvons dire, le rendait extrêmement pénitent. Dans cet esprit, il se refusait tous les soulagements, même les plus légitimes, qu'il aurait pu se donner; et il aurait cru un jour perdu pour lui, auquel il n'aurait pas affligé son corps de quelque nouvelle mortification. Il était si détaché, ou, pour mieux dire, si bien mort pour ses parents, que, quoiqu'ils fussent les plus qualifiés et les plus riches de la ville, on ne lui en a jamais ouï dire une parole, et que le plus souvent, même quand ils venaient à Aix, il ne voulait ni les voir ni leur parler.

Il mourut à Aix, l'an 1675, après avoir été dix ans directeur de l'institution, et dix-sept à dix-huit ans dans la Congrégation.